



Nathalie Ginoux et Laurent Olivier (dir.)

*LES IMAGES ET LES FORMES. FRANÇOISE HENRY (1902-1982),
LES HÉRITAGES D'UNE ŒUVRE PIONNIÈRE*

Éditions du Centre André-Chastel

UNE ARCHÉOLOGUE EN CHANTIER (SUITE)

FRANÇOISE HENRY DANS LES ÎLES D'INISHKEA
(FOUILLES DE 1946 ET 1950)

Nathalie Ginoux

DOI : 10.62806/bxkz2287

Date de mise en ligne : 7/07/2026

URL : <https://www.centrechastel.sorbonne-universite.fr/ressources/les-editions-du-centre-andre-chastel/les-images-et-les-formes-francoise-henry-1902-1982>

Licence : [CC BY-NC-ND](#)

Pour citer cet article

Nathalie Ginoux, « Une archéologue en chantier (suite). Françoise Henry dans les îles d'Inishkea (fouilles de 1946 et 1950) », in Nathalie Ginoux et Laurent Olivier (dir.), *Les images et les formes. Françoise Henry (1902-1982), les héritages d'une œuvre pionnière*, Paris, Éditions du Centre André-Chastel, 2026, p. 102-111.
[DOI : 10.62806/bxkz2287].

Une archéologue en chantier (suite)

Françoise Henry dans les îles d'Inishkea (fouilles de 1946 et 1950)

Nathalie Ginoux

Aventurière chercheuse, écrivaine voyageuse

Françoise Henry appartient à une génération de femmes nées au tournant du xx^e siècle, qui ont en commun d'avoir été des pionnières et des exploratrices. À l'instar de ses contemporaines, parmi lesquelles la postérité retient le plus souvent les noms d'Ella Maillart (née en 1903) et d'Annemarie Schwarzenbach (née en 1908), parties en juin 1939 au volant d'une Ford vers l'Afghanistan, voyage dont Ella Maillart tirera l'âpre et magnifique récit, *La Voie cruelle*¹, ou encore celui de Clärenore Stinnes (née en 1901) qui s'illustra en 1927 par un tour du monde en automobile, la jeune Françoise Henry, incontestablement de la même trempe, s'engagea dans une aventure scientifique et humaine difficile et au très long cours, dans une autre région de confins, à l'extrême occident de l'Europe.

Sur ces terres encore peu accessibles et rudes à bien des égards, où le mode et les conditions de vie étaient encore celles que décrit vers 1925 Tomás O'Crohan (dans *An t'Oileánach, L'Homme des îles*) dans les îles Blasket, Françoise Henry a posé, seule, les bases d'une archéologie « de sauvetage » en appliquant des méthodes de fouille et d'enregistrement qui nous semblent aujourd'hui familières mais qui n'avaient alors rien de courant lorsque l'on considère la manière dont bien des sites ont été fouillés, particulièrement en France, jusqu'aux décennies 1970 et 1980.

Ce qui retient instantanément l'attention en lisant les carnets de Françoise Henry est le rapport qu'elle entretient, dès le début de ses recherches à Inishkea, avec les lieux, et qui va bien au-delà du site, objet de ses recherches. Les éléments, le climat, la lumière, jouent un rôle essentiel au premier abord, bien sûr, dans ce qu'elle voit et dans la manière dont elle fixe et décrit ce qu'elle observe : dans des dessins et des photographies où s'exerce son regard de peintre. Le sens du pittoresque de Françoise Henry s'exprime également dans « ces peintures de genre », — les portraits et saynètes qu'elle enregistre dans ses carnets, à côté des descriptions scientifiques de ses découvertes — mais aussi dans les relations de ses démêlés avec son équipe locale, face à ce qu'elle qualifie fréquemment, au fil des pages, de « grogues ouvrières ».

La rudesse des réactions de Françoise Henry, nées d'un caractère bien trempé, est une réponse à un ensemble de contraintes : atmosphériques (journées épouvantables sous la pluie lors des fouilles

¹ Ella Maillart, *La Voie cruelle. Deux femmes, une Ford vers l'Afghanistan*, Genève, Jeheber, 1952.

d'août 1946), le temps qui manque (travail tard dans la nuit, en juillet 1950), les difficultés de ravitaillement (lorsqu'elle nettoie plusieurs centaines d'œufs lors de la campagne de l'été 1950) et surtout les contraintes matérielles de toutes sortes : contrôler d'une main de fer les heures travaillées pour le paiement des ouvriers, trouver de la tourbe pour se chauffer, se déplacer de la côte à l'île, transporter sur place le matériel de fouille et les provisions de nourriture... Françoise Henry, archéologue au travail, se débat au quotidien, dans des difficultés les plus diverses.

Les carnets de terrain qu'elle a rédigés entre 1937 et 1950 ont incontestablement valeur de littérature de voyage, comme l'a bien montré le magnifique travail d'édition de Barbara Wright², qui avait laissé intentionnellement en arrière-plan les descriptions scientifiques du travail d'archéologue de Françoise Henry. Quelques décennies plus tard, l'écrivain voyageur Nicolas Bouvier décrit, dans son *Journal d'Aran*, les mêmes terres et plages incultes hérissées de pierres de l'Ouest irlandais³. C'est donc sur ces lambeaux de terre et de sable arrachés à l'océan au large de la péninsule de Mullet qu'il convient d'aborder l'œuvre pionnière de Françoise Henry, archéologue au chantier.

Les fouilles de 1946

La guerre terminée, Françoise Henry revient dans la presqu'île de Mullet pour renouer avec son travail interrompu par cinq années de conflit. Son intention est de concentrer ses recherches de terrain sur Inishkea nord, où elle se rend une première fois durant les mois d'août et septembre 1946.

Mais en premier lieu, il s'agit pour elle de reprendre un autre dossier scientifique interrompu, celui de l'identification des monuments lapidaires (piliers, stèles et croix) de la petite île de Caher, au large du comté de Mayo. En juin 1939, Françoise Henry s'était déjà rendue sur cette île, située entre les îles de Clare et Inishturk, pour y conduire une mission documentaire de vérification du recensement des piliers, croix et stèles qu'avait publié l'archéologue irlandais Henry Crawford, sans qu'il se soit rendu sur place⁴. Françoise Henry n'était pas satisfaite des photographies qu'elle avait prises alors (faites à la tombée du jour, dans de mauvaises conditions) et de ses dessins des monuments lapidaires, lesquels, de son propre aveu, avaient laissé échapper des détails d'importance.

Comme elle l'écrira, à propos de cette visite de 1939, ce premier séjour « avait eu lieu un jour de tempête et avait été écourté par la menace du vent grandissant »⁵. Dans cet article paru après-guerre sur les « Antiquités de l'île de Caher », qui présente les résultats scientifiques de sa deuxième mission dans les îles d'Inishkea, elle fait part, toujours avec beaucoup de simplicité et d'humilité, des difficultés particulières rencontrées sur ces terrains insulaires éloignés pour y conduire des prospections. La leçon de méthode est limpide : toujours contrôler par un retour à

2 Françoise Henry, *Les Îles d'Inishkea. Carnets personnels*, éd. Barbara Wright, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012.

3 Nicolas Bouvier, *Journal d'Aran et d'autres lieux. Feuilles de route*, Paris, Payot, 1990.

4 Henry S. Crawford, « Descriptive List of Early Cross Slabs and Pillars », *The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 3, 3, 1913, p. 261-265, 326-334.

5 « My visit took place on a stormy day and was shortened by the threat of the wind increasing » : F. Henry, « The Antiquities of Caher Island (Co. Mayo) », *The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 77, 1947, p. 23-38 ; ici p. 26.

la source directe toute description, qu'elle soit graphique, photographique, ou écrite — « surtout lorsqu'il s'agit de son propre travail »⁶.

D'emblée, la mise en place opérationnelle est compliquée et Françoise Henry renoue avec la difficulté des traversées par mer. Après avoir « tergiversé » pour finalement trouver un équipage composé, comme elle l'écrit, « d'un garçon du Connemara pour lequel peu de choses de la mer doivent avoir de secrets et un garçon du cru (un "*native*", comme dit avec un certain mépris le g[ars] du Connemara) plein de suffisance et d'ignorance », Françoise Henry embarque enfin le 4 août. Elle part pour une nouvelle mission documentaire sur cette île où sont conservés les vestiges d'une occupation monastique, notamment ceux d'une chapelle implantée dans un enclos orné de croix sculptées datant des VI^e et VII^e siècles.

La lecture de son carnet à la date du 4 août relate cette traversée mouvementée à bord d'un *curragh* (« j'avais oublié quel bouchon infime un *curragh* peut être sous une grosse vague qui s'enfle », écrit-elle). Et voici que refait surface, dans ces quelques lignes, l'étrangeté, voire le surnaturel : « Un vieil homme, ce matin, me racontait les processions fantômes que l'on entend parfois réciter leur chapelet à travers l'île. C'est étrange d'être seuls dans cette grisaille avec cette île hantée. » Ce sont également les retrouvailles avec les phoques gris aux têtes familières, marquées par de gros yeux ronds qui viennent saluer le débarquement de l'équipage en baie de Portatemple, sur la côte Est de Caher.

Le trajet retour vers l'île principale, dans une embarcation endommagée par un coup de rame sur une « réparation mal faite », n'est pas sans évoquer les récits de navigations merveilleuses, les *immarama*, de l'hagiographie celtique. Françoise Henry et ses drôles de compagnons naviguent dans un épais brouillard dont l'origine n'est sans doute pas si naturelle, aux dires de celui qui est appelé « le gars du Connemara » ; « Bien sûr qu'il y a du brouillard [...] tu as lancé des pierres aux phoques ; ils envoient toujours du brouillard à ceux qui les ennuiant », au risque de partir vers l'Amérique... Françoise Henry, qui écope consciencieusement l'eau qui monte dans le bateau à l'aide d'un vieux plat de fer, ne perd aucun détail de cette scène qu'elle juge comique. De même qu'elle décrit avec minutie, sous la forme d'un croquis, la manœuvre consistant à transformer le *curragh* en voilier par le « gars du Connemara » : « une rame en travers, deux rames verticales auxquelles la voile est attachée », tenue de main ferme.

Les vestiges monastiques de l'île de Caher

Le travail de documentation accompli par Françoise Henry sur l'île de Caher, entre ces deux traversées, est court mais intense. La composition des cinq photographies qui ouvrent son article de 1947 livre un condensé de cette approche progressive, de la vue de loin de l'île (prise depuis Inishturk) au détail de l'aménagement d'une cavité dans le rempart. Elle y décrit précisément l'état des vestiges du monastère implanté dans la partie orientale de l'île, par catégories : les restes d'un

6 « ... the necessity of always and ever checking on all description, especially one's own », *ibid.*

rempart dont la fonction, selon Françoise Henry, n'est pas certaine (intentionnellement défensive ou récupération opportuniste d'un ouvrage défensif préexistant qui aurait décidé de l'implantation du monastère ? Elle ne tranche pas la question) ; la chapelle dans son enclos rectangulaire ainsi que d'autres traces d'enclos, les stations et les tombes, les stèles gravées et une lampe en pierre. Tous ces vestiges sont localisés sur un plan détaillé, levé à la main.

Les quatorze stèles et piliers gravés sont minutieusement décrits (par leur topographie, leur position primaire ou secondaire, le matériau employé, leur décor) puis analysés. La qualité des planches photographiques vient à l'appui de cette exactitude. Il en est de même des relevés graphiques des parties décorées des stèles et des piliers. Sobres, ceux-ci vont à l'essentiel, ce qui relève de la part de Françoise Henry d'une pratique analytique du dessin, non descriptive. Elle n'utilise pas ce qui est généralement (mal) qualifié d'« illustrations » comme un ajout en marge du raisonnement écrit, elles en sont partie prenante, totalement.

Sur cette base de faits vérifiés, l'analyse comparative prend toute sa valeur et se poursuit par une esquisse d'interprétation historique dont l'élément saillant est sa proposition de placer à Caher un chaînon manquant entre les grandes stèles de type Inishkea-Duvillaun-Killaghtee et la croix de Carndonagh. Au-delà des discussions, des remises en cause possibles à la lumière de découvertes plus récentes, voire de positions plus nuancées sur les interprétations et les pistes ouvertes par Françoise Henry, ce qui est remarquable, dans tous les travaux de recherche archéologique qu'elle a conduits à Inishkea et aux alentours, c'est la solidité de la base de faits qu'elle y a établis à partir d'une documentation le plus souvent inédite recueillie avec soin, décrite, analysée, vérifiée à chaque étape. De ce point de vue, placer nos pas dans ceux de Françoise Henry revient à suivre une leçon de méthode et d'intégrité scientifique.

Les retrouvailles avec Inishkea nord

Après ce bref mais fructueux détour par Caher Island, Françoise Henry arrive le 9 août à Achill en vue d'embarquer pour Inishkea nord dès le lendemain, si les conditions météo le permettent. C'est avec l'aide de Joe Sweeney, un commerçant originaire d'Achill Sound, qu'elle prépare son trajet ; et c'est également par son intermédiaire qu'elle loue la maison de fouille qu'elle occupera dans l'île d'Inishkea nord.

La préparation logistique du chantier dans ses aspects matériels (approvisionnement des denrées, acheminement du matériel de fouille) comme la traversée en bateau, et la difficulté de constituer une équipe sur place, s'inscrivent dans la continuation des conditions des fouilles d'avant-guerre. Comme le fait remarquer Barbara Wright, les mêmes personnes — Ann Cawley, Annie Gaughan, Maureen O'Daly — sont présentes. Et les lieux sont inchangés, si l'on excepte la disparition des cygnes sur un lac de Doon Lough, désormais envahi par les roseaux et le sable (10 août), et une île que Françoise Henry voit avec désolation se dégrader irrémédiablement, rongée par l'océan (11 août).

La traversée en bateau pour Inishkea est donc assurée par Joe Sweeney, depuis Achill, en faisant escale à Gosh, où Françoise Henry a la joie de retrouver Ann. Brouettes, sacs de farine et colis de toutes sortes sont acheminés sans encombre, avec un équipage constitué de Joe Sweeney, son neveu (le petit mousse), Ann, Maureen et « la cousine » ainsi que trois ouvriers : Anthony Muirnachan, « le Capitaine », John Lavelle et Michael Kane.

L'installation du chantier est rapide, et terminée en deux jours. Françoise Henry trouve la maison où elle logera avec l'équipe dans un état de désordre inimaginable, bientôt réparé par Ann. On dégage le matériel abandonné par les pêcheurs qui s'y étaient installés, pour dégager deux pièces que l'on meuble sommairement : un casier à homard fait office de buffet (mais non fonctionnel), des caisses sont transformées en table et en sièges, des vertèbres de baleine serviront de tabourets. La première promenade au Drak pour retrouver les phoques est aussi une façon de renouer avec la vie sur l'île. La séquence précédente des fouilles d'avant-guerre s'invite de la manière la plus inattendue et charmante, lorsque John Sibby Reilly — un homme qui s'était opposé, en 1938, au prélèvement des stèles d'Inishkea en vue de leur transport à Dublin — vient déposer cinq gros poissons à la maison de fouille.

Françoise Henry est au chantier avec son équipe dès le 12 août; là encore, ce sont les retrouvailles avec les conditions venteuses (le sable que le vent projette dans les yeux) et la pluie. Le 13 août, l'équipe est obligée d'abandonner la fouille vers 17 heures. On note que l'équipe n'a pas été contrainte de travailler sous la pluie... cette fois-ci.

De nouveaux vestiges paléochrétiens

Les recherches reprennent, intensément, sur la dune de Bailey Mór, la grande étendue de sable près de l'église en ruine de Saint-Colomban au-dessus du village moderne, afin de poursuivre le dégagement des vestiges des habitations, notamment la Maison H de cet établissement, probable monastère érémitique de la période paléochrétienne. Les conditions dans lesquelles s'étaient déroulées les fouilles de juin 1938 n'avaient permis à Françoise Henry d'explorer que trois maisons : elle n'avait pu effectuer alors qu'un séjour de courte durée, avait dû affronter une mauvaise météo perturbant le travail de terrain quotidien et, comme elle l'écrira plus tard, elle avait dû compter avec des conditions logistiques impliquant que trois ouvriers seulement pouvaient être logés dans l'une des rares maisons encore debout dans le village abandonné.

Lors des fouilles de 1946, l'équipe met au jour un grand hangar, reposant manifestement sur des poutres en bois, et appartenant au même groupe de bâtiments que les cabanes en pierre, avec son pavement constitué de grandes dalles de micaschiste profondément enfoncées dans le sable, une méthode employée pour assurer plus de stabilité au substrat sablonneux. Ces recherches, poursuivies lors de la campagne de juin-juillet 1950, seront rapidement publiées au cours des deux années suivantes⁷. L'enregistrement des vestiges et des stèles se fait alors en continu et les résultats scien-

7 F. Henry, « New Monuments from Inishkea North, Co. Mayo », *The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 81, 1951, p. 65-69 ; *Ead.*, « A Wooden Hut on Inishkea North, Co. Mayo », *The Journal of the Royal Society of*

tifiques sont à la hauteur du travail fourni dans les conditions difficiles.

Dans son article de 1951 sur les nouveaux monuments découverts à Inishkea nord, Françoise Henry a les arguments qui montrent que non seulement Inishkea a constitué un centre important de sculpture à l'époque paléochrétienne mais surtout, que les monuments qu'elle a exhumés et étudiés sont une clé de compréhension du développement de l'art irlandais à ses débuts, à une phase précoce du VII^e siècle⁸. Elle relève notamment que la croix aux extrémités bifides et à la poignée, inscrite sur le pilier 12, est d'un type qui apparaît fréquemment dans les manuscrits anciens, tels le *Livre de Durrow* (fol. 175r) ou les *Évangiles d'Echternach* (fol. 118r).

La nécessité de tenir compte des croyances et des usages locaux est omniprésente dans le travail de fouille. Par exemple, le 25 août, Françoise Henry note avoir fouillé l'emplacement du squelette, à la dérobee, pour ne pas être vue lors de cette action considérée ici et alors comme sacrilège.

Cette campagne qui s'achève le 8 septembre aura été marquée par les problèmes d'intendance. Françoise Henry archéologue doit veiller sur les provisions qui tendent à disparaître mystérieusement, notamment les œufs et la farine, qui sont très appréciés des pêcheurs séjournant sur l'île. Or, la logistique s'avère toujours aussi compliquée qu'à la fin des années 1930 lorsque Françoise Henry avait effectué deux séjours à Inishkea. Quatre *stones*, représentant plus de 25 kilos de farine⁹, et 80 œufs (facture du 24 août 1946) sont acheminés depuis Fallmore et, débarqués dans l'île, nécessitent trois allers-retours, effectués avec un âne¹⁰.

Retour à Inishkea nord en 1950 : des ateliers de préparation de pourpre ?

Au cours de l'été 1950, une nouvelle campagne de fouille est programmée, sur Inishkea nord. Cette fois-ci, l'embarquement des denrées et du matériel de fouille, ainsi que la traversée, se font directement depuis Blacksod, sur la presqu'île de Mullet, à bord du bateau de John Padden. L'environnement commence à changer, les transports s'améliorent, la modernité arrive peu à peu sur l'île et alentour. L'équipe s'installe dans la maison de fouille dès le 2 juin. Une partie du groupe de fouilleurs est inchangée, par rapport aux campagnes précédentes. Pat Reilly (qui s'était opposé à Françoise Henry lors du transport des stèles) est fidèle au poste, mais, pour l'employer, alors qu'il est âgé de soixante et onze ans, Françoise doit déclarer avoir embauché son fils.

Dès le lendemain, le travail reprend sur la plate-forme sablonneuse au nord-est du Bailey Mór, dont la morphologie telle que décrite par Françoise Henry présentait, avant les fouilles, une surface ondulée de sable couverte d'une herbe clairsemée, s'élevant, un peu au nord-est de son centre, jusqu'à un léger monticule que surmontaient les vestiges d'une bergerie construite avec d'énormes dalles de micaschiste. Au nord et à l'est, la hauteur se termine par des pentes douces ; au sud, l'érosion est beaucoup plus marquée, et due à l'exploitation intensive de coquillages pour la fabrication de

Antiquaries of Ireland, 82, 1952, p. 163-178.

8 Ead., « New Monuments from Inishkea North, Co. Mayo », art. cit., p. 65-69.

9 1 stone équivaut à 6,350 kilogrammes.

10 « messenger & donkey ».

chaux par les habitants de l'île, lors de la reconstruction du village au début du xx^e siècle. Françoise observe également que le bord de la plate-forme présente une section presque continue de terrils composés de couches alternées d'argile très grossière et de coquilles brisées de *purpura lapillus* (un coquillage dont on extrait la teinture pourpre), mélangées à quelques ossements, des éclats de chlorite et quelques artefacts également en chlorite.

Au nord-ouest de la bergerie, deux rangées de dalles dressées émergent du sable tandis qu'au sud, quelques témoins de murs, qui étaient visibles en 1938, sont désormais enfouis sous le sable et seulement perceptibles par endroits. Enfin, au sud du plateau, Françoise Henry identifie les vestiges de ce qui semble avoir été deux huttes rondes. La fouille stratigraphique en livre l'architecture mixte de pierre et de terre de murs très épais et permet de suivre les vestiges de la couche inférieure, qui semble s'étendre sur toute la surface de la plate-forme, non seulement sous les maisons de la couche supérieure, mais à l'ouest et au nord de celles-ci, jusqu'à une concentration de débris brisés. Dans cette couche, l'archéologue observe des accumulations de coquilles de *purpura* brisées et des restes de maisons faites en partie de bois, en partie de dalles érigées, qui sont probablement des ateliers pour la fabrication de la teinture pourpre.

L'architecture de la Maison A (Site 3) est mise en évidence : il s'agit d'une grande hutte construite avec des poutres, des murs en torchis et un toit en chaume ou en bardeaux, éventuellement recouvert d'argile. Cette construction est interprétée comme un atelier de fabrication de teinture pourpre dans lequel des objets en chlorite étaient également produits. Il peut être daté approximativement de la fin du vii^e siècle, ce qui est confirmé par la présence d'une broche pénannulaire et d'une anse de miroir en bronze qui pourrait être antérieure ou contemporaine de cette période. Françoise Henry ne tranche pas sur une possible relation synchrone de cette construction avec celle des huttes en pierre fouillées sur le Bailey Mór en 1938, mais elle juge probable que celle-ci soit à peu près contemporaine de la Maison A (Site 2).

Elle relève une utilisation intensive du bois pour la construction dans un endroit actuellement complètement dépourvu d'arbres et même d'arbustes, émettant l'hypothèse de l'utilisation de bois flotté ou de l'apport sur place de bois venu d'Achill et de ses alentours qui auraient été encore pourvus en arbres au début du Moyen Âge¹¹.

L'organisation matérielle et logistique du chantier de 1950

À côté du travail acharné sur le terrain, comme toujours, Françoise Henry veille à la vie du chantier, y compris la réfection de la maison de fouille qu'elle repeint, en dehors de ses heures de terrain (le repos dominical est respecté), et pour laquelle elle confectionne des rideaux. Ainsi, le samedi 4 juin, elle écrit avoir frotté environ 450 œufs avec de l'Eggo, pour les conserver¹². Il faut compter et commander le lait (une boîte par jour est consommée) et le beurre, dont une livre dure seulement trois jours. La question de la nourriture crée des tensions au sein de l'équipe. Ainsi, le 14 juin, Willie

11 Ead., « A Wooden Hut on Inishkea North, Co. Mayo », art. cit.

12 Eggo est une marque allemande de nettoyant ménager des années 1950 à base d'acétone.

Mor fait dire à Françoise Henry qu'il n'apprécie pas ce qu'on lui sert à manger. Face à cette nouvelle « grogne ouvrière », celle-ci ne peut s'empêcher de convoquer ses souvenirs de privation durant la guerre, lorsqu'elle travaillait 10 heures par jour dans une usine de munitions à Londres. L'ombre de la guerre plane encore, lorsque le 11 juin, Françoise Henry est agacée par Pat Monaghan qui lui raconte, en irlandais, les méfaits de Philippe Pétain...

Le temps météorologique et le temps travaillé, la contestation des heures supplémentaires, tels sont les aiguillons permanents, toujours susceptibles de ralentir l'avancée des fouilles. Françoise Henry fait face à ces « grognes ouvrières » et, inflexiblement, compte et retranche les heures non travaillées, ajoute les heures supplémentaires lorsqu'elles sont justifiées (comme le montrent les âpres discussions du vendredi 14 juillet...). Françoise affronte également la solitude. Le samedi 15 juillet, elle est seule à travailler dans la tempête, malgré un lumbago. Et la récompense arrive au bout de la truelle, lorsque juste en dessous de la dernière stèle, elle découvre la fibule pénannulaire qui fournira la datation du site : VII^e siècle !

Une pionnière de l'archéologie au féminin

Mises bout à bout, les semaines de fouilles sur les îles d'Inishkea n'occupent, en définitive, qu'une partie mineure dans l'ensemble du travail de terrain qu'aura mené Françoise Henry au cours de sa longue et riche carrière et vie d'archéologue. Mais elles sont constitutives de tout ce qu'elle aura fait après. Son approche des vestiges en place préfigure le travail d'André Leroi-Gourhan et rien ne l'explique mieux que la lecture de ses carnets et celle des articles qu'elle aura tirés de cette aventure — qui fut autant pionnière pour l'archéologie qu'initiatique pour cette jeune femme (bien qu'à son retour après-guerre, son expérience de la vie et du travail ait été changée). En lisant ses descriptions, ses nombreux relevés graphiques et photographiques, on peut retrouver l'empreinte d'Henri Hubert et celle d'Henri Focillon, ses deux maîtres. Mais ce qu'en a produit Françoise Henry n'appartient qu'à elle. Sur un îlot perdu jeté au large de Mullet, elle a ouvert, pour toutes les générations suivantes de femmes, une voie et des possibles. Reste à s'en emparer vraiment.

Annexe : liste du matériel à emporter pour les fouilles de 1950 établie par Françoise Henry**Matériel de fouille**

- Gros couteau
- Ouate
- Papier calque
- Petits carnets
- 1 ou 2 grands cahiers
- Ficelle
- Craie noire et craie blanche
- Mètre ruban
- Encre
- Crayons gris
- Pellicule
- Truelles

Matériel de cuisine

- Poêle à frire
- Casseroles
- Marmite
- Fourchettes
- Cuillers
- Couteaux
- Assiettes
- *Mugs*
- Tasses
- Serviettes
- Tourbe
- Bougies

Hygiène, travaux d'entretien

- Pharmacie (Iode, sparadrap, quinine, « aspros »)
- Savon
- Livre
- Matériel de couture
- Ciseaux
- Boîtes d'allumettes

Vêtements

- 1 manteau
- 2 jupes
- Chandails
- 1 corsage
- 2 imperméables
- Chaussettes
- Sandales
- 1 pyjama chaud
- Lainage
- Béret
- Chapeau de feutre

Nourriture

- Pommes de terre : 32 kilos
- Beurre : 5 livres
- Farine
- Œufs
- Thé : 2 livres
- Sucre : 2 livres
- Poivre
- Sel
- Bicarbonate de soude
- Poudre à lever
- Légumes : citron, choux, poireaux, carottes, navets
- Boîtes de conserve : petits pois ; fruits
- Boîte de lait
- Pommes
- Oranges
- Confiture
- Morceau de jambon
- Poisson salé

Divers

- Cigarettes
- Cognac